

DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA CIVIÈRE : DEUX REGARDS SUR UN SECOURS SOUTERRAIN.

Patrick et Sandrine DEGOUVE (S.C.Dijon)

Nous avons hésité avant d'écrire ces quelques lignes. Raconter un sauvetage dont on a été les propres acteurs et victimes, pouvait susciter une forme de voyeurisme un peu malsain. Mais finalement, notre entourage nous a encouragés à poursuivre dans cette voie, jugeant que l'expérience vécue pouvait apporter une autre lumière sur la vision que l'on peut avoir d'un grave accident souterrain. Il est vrai qu'à des degrés divers, chacun d'entre nous s'expose à ce risque. Mais a-t-on véritablement conscience de ce que cela représente tant au niveau des décisions à prendre qu'au niveau de sa propre émotivité. C'est un peu cela que nous avons voulu faire passer dans cet article. Mais de part et d'autre de la civière, le panorama est très différent, c'est pourquoi nous avons voulu chacun, préserver notre vision des choses.

Enfin, si certaines expériences méritent d'être vécues, d'autres, comme celle-ci, peuvent se contenter d'un récit.

DANS LA CIVIÈRE...

par Sandrine Degouve

J'ai eu un accident il y a quelques mois au cours de l'exploration d'un nouveau réseau dans les monts Cantabriques en Espagne.

Tant qu'on n'a jamais été la victime, le secours est un moyen facile de faire partie d'une communauté et de se créer souvent à bon compte une idée valorisante de soi. Néanmoins des personnes, aux motivations variées, ont élaboré et structuré cette machine. Ils y ont pris des responsabilités, et c'est grâce à elle que les moyens existent aujourd'hui pour intervenir loin des entrées sur des traumatisés graves. Moi, j'ai toujours fait partie des exécutants et je n'ai aucun mérite, même si je suis déjà intervenue à plusieurs reprises sur des sauvetages. D'un caractère individualiste et, peut-être aussi quelque peu égoïste, je me vois pourtant aujourd'hui dans l'obligation morale d'aider, par mon témoignage, à ce que les pratiquants de tout niveau, tirent un enseignement de cette expérience. Personnellement les récits d'aventures ou de situations

extrêmes ont toujours été source de réflexion et d'enrichissement et m'ont peut être aidée dans mon épreuve et celle de mes partenaires.

C'est un ensemble d'éléments qui ont fait que je suis ici pour écrire.

-Le fait que nous soyons trois. (Je pense à ceux qui font des moins 1000 à deux).

-Le fait que nous ayons été en bivouac.

-Le fait que nous ayons un vécu spéléo qui a permis de réagir au mieux, quasiment par réflexe.

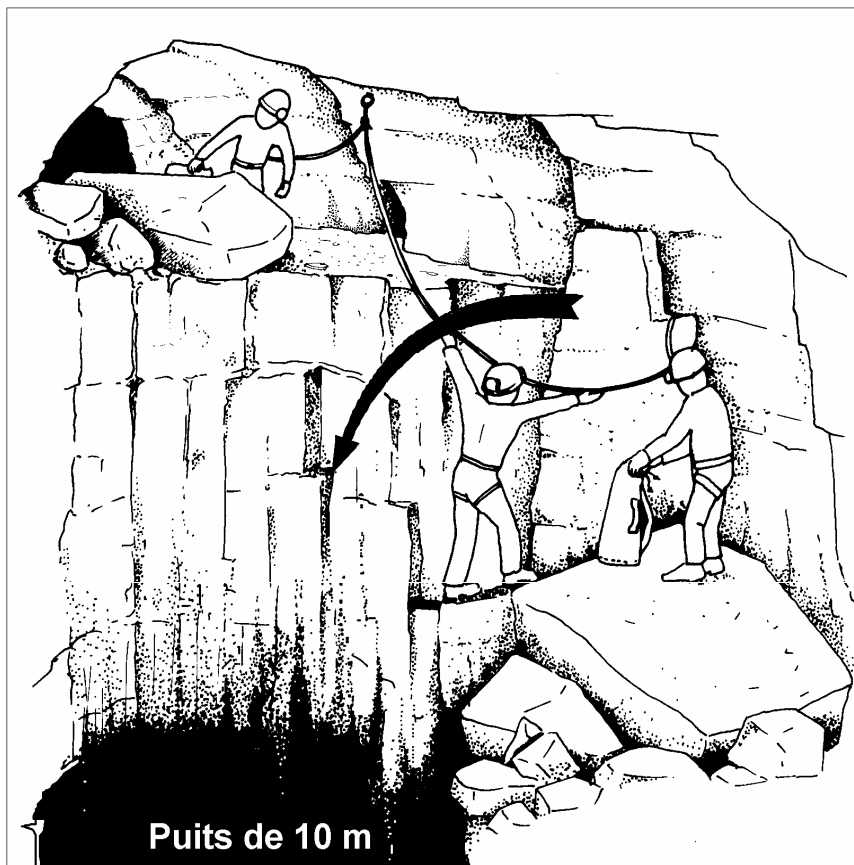
-Le fait que les Espagnols, en retard sur nous dans ce domaine il y a une dizaine d'années (secours du suisse au Cueto), soient maintenant irréfutables.

Reprenons au début. Nous sommes allés à trois continuer l'exploration d'une cavité située à deux heures et demie de marche d'approche. L'absence d'eau à proximité de l'entrée nous a obligés à bivouaquer à l'intérieur de la grotte, là où il y en avait. Il faut dire que nous sommes quelques peu vieillissants et aux explos de 15-20 heures nous préférons un bon bivouac qui permet

avec un peu d'organisation de ne pas trop se fatiguer et de faire un maximum de découvertes. Par chance il était situé à 2 heures de l'entrée et l'accident a eu lieu à une heure de plus. Je précise cela car nous avons d'autres bivouacs dans d'autres cavités à 5 ou 6 heures de l'entrée et dans ce cas, le contexte aurait rendu le sauvetage beaucoup plus difficile.

Je passe sur les circonstances exactes, toujours est-il que nous étions en train de repasser une petite vire au-dessus d'un puits d'une dizaine de mètres, que nous avions découvert par sa base. Celui-ci n'offrant aucune suite, nous l'avions contourné par une petite escalade de 3 mètres environ. Cette vire ascendante nous avait permis de découvrir une galerie supérieure. Au retour, Guy avait déjà franchi l'obstacle et j'étais en train de lui passer un kit avec ce qui nous restait de cordes quand le premier amarrage est parti avec quelques mètres cubes de rochers. La paroi le long de laquelle se trouvait la main courante venait de s'effondrer sans prévenir, me précipitant dans le vide tout en m'écrasant quelque peu au passage.

J'ai le souvenir des cris de mes amis, du passage de la roche sur moi étant la tête en bas mais d'aucune peur ni douleur. Je me suis donc retrouvée après un pendule, sur ma longe. Le noeud d'amarrage était encore là mais n'avait pas l'air entier si bien que tenant la corde de la main gauche je n'osais pas la lâcher. J'ai à peu près réalisé tout de suite l'étendue des dégâts: en voulant me servir de mon bras droit c'est en voyant qu'il ne répondait pas que j'ai compris qu'il était cassé au niveau du coude alors que je n'avais pas vraiment mal. Je n'avais rien à la colonne mais mon bassin était lui aussi fracturé et j'ai eu un doute sur le fémur droit car je ne pouvais pas bouger du tout la cuisse droite, c'était trop douloureux. Patrick était à 3 m au-dessus de moi et Guy à peu près à la même distance mais de l'autre côté de ce qu'il restait de la vire. J'étais tout à fait lucide et je n'ai pas réfléchi longtemps. J'étais la mieux placée pour agir, car je n'allais pas tenir



Les circonstances de l'accident : le morceau de la paroi (environ 1,5 m³) sur lequel était arrimé l'extrémité de la main courante (sangle) a basculé dans le puits au moment même où Sandrine terminait le franchissement de la vire.

longtemps dans cette position. En m'aidant de ma jambe qui me faisait le moins mal au bassin, j'ai pu dans un premier temps soulager la corde et me blottir tant bien que mal sur une petite corniche. Patrick ne pouvait pas beaucoup agir car il était au-dessus de moi sans autre corde mais il a pris en charge de la voix tout de suite la direction des opérations. Guy était un peu choqué et avait lui aussi été touché par le bloc bien que légèrement. Prenant sur lui, il a désescaladé le petit ressaut scabreux pour aller rechercher au bas du puits, la corde qui se trouvait dans le kit que j'avais tenté de lui passer. Cette corde lui a permis ensuite de me contre-assurer. Le site autour de nous et comme dans la plus grande partie de la cavité était vraiment pourri et la crainte d'un sur-accident nourrissait une certaine tension. Il m'a lancé la corde avec un mousqueton au bout qui est arrivé sur ma poitrine. Je n'osais pas lâcher ma main gauche et après m'y

être reprise à plusieurs fois, j'ai réussi avec mon bras droit, en poussant doucement sur le mousqueton avec le bout du pouce, à ouvrir la barrette contre mon delta et donc à l'enclencher. Petit à petit, Guy m'a tirée à lui. C'est moi qui dirigeait la manoeuvre, poussant sur mon bras valide et un peu sur mes jambes. Je ne sais le temps que cela a pris mais tout doucement je suis arrivée à lui sur une dalle au bord du vide, cependant je ne pouvais aller plus loin.

Je passe sur le noeud qui aurait pu ne pas résister à l'arrachement de l'amarrage, sur le spit qui en tête de puits au niveau de Patrick a tenu malgré la déformation de la plaquette, sur la corde de 8 mm (on l'avait mise en double et un brin a été coupé) qui a toléré le choc. Mais j'imagine la difficulté de me dégager de la corde si je n'avais pu le faire en partie moi-même.

A aucun moment Patrick et Guy n'ont paniqué, pourtant en Espagne, à

5 ou 6 heures du premier téléphone, avec une blessée qui pouvait très bien y passer rapidement ne serait-ce qu'à cause d'une hémorragie, il y avait de quoi. Tout de suite, ils m'ont encouragée à me concentrer sur moi, ils m'ont dit qu'il n'y aurait aucun problème, que c'était seulement une question de temps, et ont assumé le reste. Ces paroles ont été très importantes et je les ai laissées me prendre en charge alors que ma première idée était que j'étais perdue compte-tenu des difficultés d'un tel secours surtout en Espagne.

Patrick est descendu je ne sais trop comment nous rejoindre et après m'avoir calé les jambes avec des pierres et m'avoir installée le mieux possible, il est parti chercher du matériel (duvets, nourriture, couvertures de survie etc...) au bivouac afin que nous puissions attendre dans les conditions les meilleures.

Avant de me mettre dans mon sac de couchage tout doucement, ils se sont servis des ciseaux pliants que j'avais sur moi pour couper ma combinaison, et aussi ma sous-combinaison en raison des plaies que j'avais sur le côté et que je ne sentais pas. J'ai toujours sur moi des ciseaux, du "coalgan" qui est une espèce de coton qui arrête le sang, et de l'elastoplaste. Au bivouac j'avais quelques médicaments en plus mais deux comprimés de "doliprane" pour tout antalgique. Je pense être une exception car parmi les spéléos que je connais, aucun, ou alors je ne le sais pas, ne part avec ce petit minimum.

Je pense maintenant que nous devrions avoir au niveau des clubs des trousse de secours comme cela se fait couramment dans d'autres sports comme la montagne qui feraient partie du matériel collectif évident à emmener à chaque sortie. Dans le même ordre d'idée, pour avoir déjà pratiqué les longues attentes dans les secours et à plus forte raison celui-ci, je peste contre les spéléos qui utilisent toujours les petites couvertures de survie et non les grosses sous prétexte qu'elles prennent moins de place dans le

casque. En situation, elles durent peu de temps car elles sont trop fragiles. Déjà, une couverture cela ne fait pas beaucoup pour se protéger quand on est blessé, alors autant que celle-ci soit une grosse. Et je passe aussi sur ceux qui, plus nombreux qu'on ne croit, n'ont aucune couverture.

J'ai eu donc la chance d'être installée dans deux duvets, plus couvertures diverses, mais il était hors de propos de faire la traditionnelle tente car, si nous avions de la ficelle, nous étions dans un secteur très inconfortable, ou le seul endroit à peu près plat était la dalle où je me trouvais, en équilibre au bord du vide, et, on ne pouvait pas me déplacer plus. De toute manière une fois au chaud, il n'y avait pas de temps à perdre et Patrick est parti seul chercher les secours.

Dans ma tête, j'avais une idée du temps minimum qu'il faudrait avant de le voir revenir, cela m'a aidée à tenir et j'avais calculé assez juste. La présence de Guy, près de moi, cachant son désarroi et plus lucide face à la suite des événements, a été vitale. Ayant froid (j'avais tous les vêtements), un peu blessé au pied et au genou et aussi choqué il a été aux petits soins pour moi. A chaque demande, il sortait de sa maigre couverture de survie pour affronter le courant d'air, me recalant, me cuisinant quelques cuillères de soupe ou de purée, ce qui pouvait me tenter au fond de la somnolence qui s'était emparée de moi. Etant loin de toute rivière il allait récupérer de l'eau dans des circonstances scabreuses sous une petite pissierotte d'où il revenait mouillé pour ramener une quantité dérisoire, toujours d'une patience infinie alors qu'il devait être très angoissé.

Moi, à l'opposé j'étais sereine et pas du tout terrifiée à l'idée de mourir peut-être à cause de la perte de sang. J'ai donc eu une période sans doute d'état de choc, où j'avais du mal à parler, puis dans la soirée (l'accident avait eu lieu en début d'après-midi), j'ai pu discuter plus et j'ai pensé que j'avais franchi un cap.

Au bout de 15 heures Patrick qui avait eu le temps d'imaginer le pire est revenu avec un médecin

anesthésiste réanimateur espagnol, parlant un peu français qui avec douceur s'est parfaitement occupé de moi.

Concernant la sortie, Patrick qui est resté tout au long près de moi pourra plus en parler. Cela n'a pas été une partie de plaisir. La cavité était très éboulée, avec des montagnes russes et quelques passages en chicane, seule la position horizontale était presque indolore, si bien que cela n'était pas toujours facile, ni pour moi ni pour les brancardiers. Ils étaient compétents et ont fait le maximum mais c'était épuisant pour eux car moi plus la civière plus le matelas coquille plus les duvets... on devait approcher des 100 kg.

DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA CIVIÈRE...

Par Patrick Degouve

En spéléo comme dans un certain nombre d'activités dites à risque, on redoute fréquemment l'accident sans toutefois l'imaginer. Ce fut le cas dans cette cavité où à bon nombre d'endroits il nous a fallu calculer les risques potentiels. La morphologie des conduits parsemés d'éboulis très pentus, la nature de la roche délitée lorsqu'elle est calcaire, pourrie lorsqu'elle devient gréseuse nous ont invités à la plus grande prudence tout au long de la progression. Le premier jour de notre bivouac nous avons eu d'ailleurs plusieurs alertes. La première nous rappela l'instabilité de notre environnement lorsqu'un bloc de plusieurs tonnes s'est mis à glisser sous les pieds de Guy, manquant d'obturer la suite du réseau. La seconde dévoila la précarité des équipements lorsque nous nous sommes retrouvés à notre précédent terminus face à une vire qu'il fut impossible d'équiper avec des spits. Un lancer de corde incertain doublé d'une bonne dose d'adrénaline, devait finalement avoir raison de l'obstacle. Le risque existait probablement mais nous en avions conscience et pour ma part j'ai le

sentiment que la bonne mesure du danger est un facteur déterminant de la prévention. Quand le jour suivant, après être revenu de notre pointe, nous nous sommes retrouvés face à la fameuse traversée qui fut fatale à Sandrine, nous avons évacué toute notion de risque. Ceux-ci avaient été pris à l'aller, lors de l'équipement qui avait été testé à quatre reprises. Aussi, lorsque la paroi a basculé dans le vide j'ai eu l'impression de vivre un mauvais rêve car pour moi, cela ne devait pas arriver ici: nous ne l'avions pas envisagé. De plus, le scénario qui nous était imposé était trop grossier pour être vrai et d'ailleurs, il correspondait à la caricature de l'accident envisagé par n'importe quel profane interrogeant un spéléo: «et vous n'avez pas peur que cela s'effondre sur vous?». Aujourd'hui, à cette interrogation, ma réponse serait plus nuancée...

Je ne m'attarderai pas sur l'effroi qui vous gifle à ce moment ni sur toutes les spéculations affectives qui vous rongent durant ces longues heures d'angoisse. Elles ne s'écrivent pas et de toute façon elles ne regardent que Sandrine et moi. Ce qui peut être riche d'enseignement, concerne plutôt les réactions et les choix importants que nous avons opérés pour réduire le temps et optimiser l'efficacité du sauvetage.

Sandrine, consciente, mais coincée on ne sait comment, dans un angle du puits ne savait pas si elle était encore encordée. L'auto diagnostic qu'elle réalisa à ce moment fit preuve d'une lucidité qui nous rassura Guy et moi. Il devenait donc prioritaire de la dégager de là sans toutefois provoquer un sur-accident. Perché sur mon balcon en amont de ce qui restait de la main courante, j'étais totalement impuissant. C'est donc Guy qui l'aida à se hisser lentement sur la margelle du puits après avoir récupéré une corde tombée au bas de ce dernier.

Il était 13h30 environ, nous étions le mardi 24 octobre. Dès cet instant j'eus la hantise d'une aggravation de la situation dans laquelle nous nous trouvions. Cela m'aida énormément pour peser chaque décision à prendre

en évitant de tomber dans l'écueil de la précipitation. L'endroit où nous avions installé Sandrine n'était pas très rassurant. Il s'agissait d'une énorme dalle posée en bordure de puits et incliné de façon inquiétante vers ce dernier. Du moins c'est l'image que j'en avais et que je ne cessais de rappeler à Guy pour l'inviter à surveiller de près l'édifice. C'est après l'avoir calé, que j'eus le sentiment que le compte à rebours avait commencé. Il était évident que c'était à moi d'aller chercher les secours. Certes j'aurais préféré rester auprès d'elle, mais je connaissais bien la cavité et son accès. En outre, je connaissais les filières possibles pour déclencher les secours. Dans un premier temps je retournai au bivouac chercher des duvets et de la nourriture pour l'attente de Guy et de Sandrine. Cela me pris environ une heure au bout de laquelle je constatai que l'état de Sandrine n'avait pas empiré. Cette première phase d'état de choc dépassée, nous n'avions désormais que la crainte d'une éventuelle hémorragie interne.

Avant de la placer dans son duvet, il fallut au préalable lui enlever son baudrier et sa combinaison. C'est seulement à ce moment que nous avons constaté qu'elle avait perdu beaucoup de sang par de vilaines plaies profondes le long du bassin. Indolores, elles avaient échappé à notre premier inventaire basé uniquement sur ses propres perceptions. Les effets de cette erreur furent limités car l'hémorragie avait cessé et je pus rapidement lui poser un pansement stérile qu'elle avait pris soin de glisser dans nos affaires de bivouac. Il faut reconnaître qu'à cet égard, Sandrine est très prévoyante et j'aurai bien du mal désormais à lui reprocher ces quelques grammes supplémentaires qu'elle nous impose lors de chaque sortie. Elle fut installée sur son matelas de pierre avec deux duvets, et ne risquait donc plus d'avoir froid. Ce ne fut pas le cas de Guy qui n'hérita dans l'affaire que d'une seule couverture de survie. Je partis vers 15 h 00 en me promettant de sortir de jour pour éviter de me

perdre dans la nuit et le brouillard. La remontée se fit rapidement mais avec prudence: éviter l'empressement mais ne pas perdre de temps, progresser rapidement mais ne pas s'épuiser. Comme il n'existait pas encore de topographie de la grotte j'essayais d'estimer la difficulté de chaque obstacle lorsqu'il faudrait les franchir avec la civière. Mais sans carnet, la multiplicité de ces derniers n'eut comme seul effet que de me décourager. Je ne mémorisai donc que les plus importants.

Arrivé dehors, il faisait jour mais une violente tempête s'était levée, de quoi assombrir un peu plus le tableau. Le vent soufflait avec une violence inouïe, me couchant à terre et effrayant les rares bêtes qui brouaient encore les pâtures du Picon del Fraile. Dans la forêt, un arbre s'effondra dans un fracas terrifiant. De mieux en mieux, il ne manquait plus que la pluie. Elle survint lorsque je dégingolais la lande qui menait au véhicule. Vers 17h30, je me suis enfin retrouvé au bar de la Cascada. Bien sur, notre amie Gloria, la seule personne de la vallée à parler français était absente. Mon premier réflexe fut donc d'appeler en France car je savais que les Conseillers Techniques frontaliers entretenaient de très bonnes relations avec leurs homologues espagnols. De plus, je n'avais véritablement pas envie de me retrouver avec la Guardia Civil sur le dos, qui aurait été peu être tenté de faire intervenir des secouristes locaux sans aucune compétence spéléologique.

L'expérience que nous avons vécue lors du sauvetage d'Eric Vogel dans la Sima del Cueto nous avait tous laissé un goût amer. C'est Jacques Michel, ami de longue date et vieux routard du SSF qui répercuta l'alerte. Connaissant son efficacité et son opiniâtreté à aller au fond des choses, j'eus enfin le sentiment que la « machine » était lancée. Assisté de Muriel, l'épouse de Guy, et de quelques amis espagnols dévoués, nous avons ensuite multiplié les appels téléphoniques tant en Espagne

qu'en France. Il était près de 22 heures et il fallait maintenant songer à récupérer en prévision de la suite, car étant le seul à connaître la cavité je devais être opérationnel dès le départ de la première équipe.

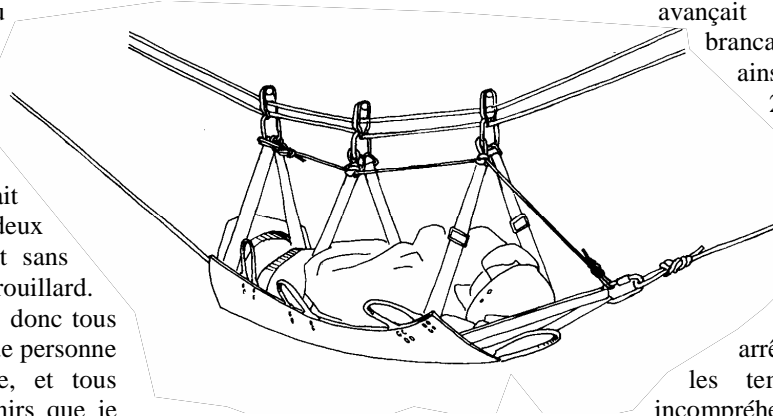
Avec l'animation qui régnait dans le village d'Ason, il ne fut guère question de se reposer. Quant à se nourrir, je dois avouer que c'est la première fois que je laissai les trois quarts d'une tortilla dans mon assiette. L'anxiété m'avait noué l'estomac au grand désarroi de Gloria, peu habituée à nous voir jeûner. Vers 23 heures, les premiers spéléos espagnols arrivèrent. Tout alla assez vite, je reconstituai la topographie du trou sur une nappe en papier ce qui déclencha les premiers préparatifs. Deux à trois heures plus tard nous étions au beau milieu du Picon del Fraile, sur la route en principe interdite, qui mène au chantier d'une future base militaire.

Mais si cet accès devait nous faire gagner une à deux heures de marche, c'était sans compter sur la nuit et le brouillard. Pour résumer, nous étions donc tous regroupés sur une route que personne n'avait jamais fréquentée, et tous comptaient sur les souvenirs que je pouvais avoir du secteur avant même qu'il ne soit défiguré. La visibilité ne dépassait pas 5 mètres, je n'avais ni boussole, ni altimètre et de surcroît, je ne savais pas véritablement d'où nous partions.....

Notre file indienne silencieuse et confiante erra ainsi, au grès de mes hésitations pendant près de trois quarts d'heure. C'est par le plus pur des hasards que je retrouvai un repère qui devait nous amener au gouffre quelques 200 mètres plus bas. Ainsi, il suffisait d'y croire...

Vers trois heures du matin j'emmenai donc une première équipe constituée de 3 secouristes professionnels (gendarmes de montagnes) et de Diego, un médecin spéléologue basque parlant français et que je n'avais pas lâché depuis son arrivée. Le rythme était soutenu et je n'eus pas besoin d'attendre très

longtemps pour me rendre compte que mes coéquipiers étaient à la hauteur de la tâche qui les attendait. Vers six heures du matin soit près de 17 heures après l'accident, nous étions rendus sur place. Sandrine ne souffrait pas trop, et l'état de choc semblait être dépassé. Diego allait enfin pouvoir lui administrer les premiers soins et dresser un diagnostic. Il confirma point par point les conclusions de Sandrine mais ne se prononça pas sur les possibilités toujours réelles d'une hémorragie interne. Bien que n'ayant pas encore de matelas coquille, il nous fallait impérativement la dégager de sa position instable. Après une petite séance de perfusion et de morphine, le brancardage commença. Guy, qui souffrait de



quelques contusions commençait à accuser le coup. Il n'avait pas dormi de la nuit, la veillant et l'assistant durant ces longues heures d'angoisse, d'incertitude et de froid. Il rejoignit donc la surface en claudiquant, avec deux accompagnateurs.

Les 500 premiers mètres de portage de la civière furent éprouvants. Nous n'étions plus que 4 et la galerie envahie d'éboulis instables nous donna une vague idée de ce qui nous attendait. Je discernais déjà mieux les obstacles à venir et je compris aussitôt qu'un tel secours nécessiterait beaucoup de personnes. Nous étions parvenus à une zone plus confortable précédant une série de passages étroits, lorsque la première équipe de portage nous quitta. Diego en profita pour médicaliser Sandrine en attendant la

relève. L'hypothèse d'une hémorragie interne se précisa. Il y avait beaucoup de sang dans les urines et cela n'était guère rassurant. Dans la confiance, il me confia qu'il serait souhaitable que le secours ne dure pas trop longtemps...La relève n'arrivait toujours pas et comme toujours dans ces situations, on se sent alors oublié et tellement impuissant. En fait à ce moment là, plus de quarante spéléologues étaient déjà dans la cavité à équiper des vires et des tyroliennes dans le bruit incessant des perforateurs. Nous avons attendu ainsi deux bonnes heures avant de voir arriver une solide équipe venant de Burgos. Les étroitures étaient devenues de véritables boulevards et la civière alourdie par le matelas coquille avançait régulièrement. Le brancardage allait durer ainsi pendant près de 24 heures.

Dans ce décor de montagnes russes, les porteurs se sont épuisés rapidement et les arrêts furent fréquents, les temps morts aussi, incompréhensibles parfois. On discutait pour savoir si on passait au-dessus ou en dessous de ce bloc, et à chaque pause, le moral était mis à rude épreuve. Je n'osais plus trop interroger Diego qui lui aussi commençait à être fatigué. Je n'échappais d'ailleurs pas à la règle. A chaque fois que je m'asseyais, mes paupières se fermaient et j'avais de plus en plus de mal à porter la civière sur de longues distances. Etais-je encore utile ici ? sans doute, pour Sandrine au moins. Et puis le poids du sommeil finissait par s'estomper, une autre équipe arrivait, la lumière était plus forte, les voix plus toniques et la procession reprenait. Sandrine était parfaitement lucide mais malgré le matelas coquille, et les calmants, elle ressentait de vives douleurs au bassin notamment lorsque la civière était inclinée sur le côté. Curieusement, elle se plaignait

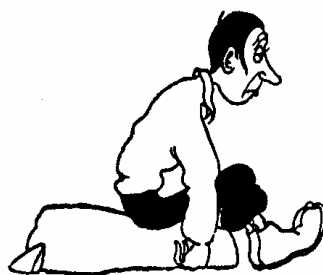
également de l'excès de chaleur. Emmitouflée dans deux sacs de couchage "olofil", et prisonnière du matelas coquille, elle réclamait régulièrement des pauses pour s'aérer un peu et tenter d'uriner. Pour nous, c'était aussi l'occasion de vérifier si les symptômes d'une hémorragie interne persistaient. Et ils persistaient... Au total, Diego lui injecta pas moins de 8 litres de perfusion ⁽¹⁾.

Dans un éboulis plus branlant que les autres, une avalanche de pierres manqua de percuter la civière. Un secouriste espagnol se mit en travers et c'est lui qui pris tout. Heureusement c'était un véritable colosse. Il poussa un cri comme seuls les basques savent le faire, retroussa sa manche et nous exhiba un énorme hématome, mais rien n'était cassé. Alors, en grommelant d'incompréhensibles jurons, il empoigna la civière et reprit la direction des opérations. Aussi, la crainte d'un sur accident continuait-elle de me hanter, jusqu'à l'obsession. Je me sentis le devoir de tout vérifier et cela n'était pas totalement inutile car à quelques reprises, je corrigai des équipements et modifiai l'arrimage de la civière. Lorsqu'on est de l'autre côté de la civière, et que l'on brancarde, le temps passe généralement plus vite et la vision du secours est parcellaire, fractionnée par le rythme des rotations d'équipes. A la suivre pas à pas, je vis le secours en globalité, avec le regard de la victime, la souffrance en moins et la mobilité en plus...

Le temps passait, les équipes se succédaient presque toutes les 5 à 6 heures. Cela était trop long et la progression de la civière se poursuivait à un rythme saccadé, ponctué d'arrêts justifiés par un excès de fatigue. A environ 800 mètres de l'entrée, nous avons rejoint toute une équipe de spéléos qui travaillaient à l'installation d'une tyrolienne permettant d'éviter 4 ressauts scabreux. Il fallut encore attendre car les équipements n'étaient pas terminés, et la médiocre

qualité des parois nécessitait des aménagements particuliers (Goujons). La civière finit par décoller et survola la série d'obstacles en quelques secondes.

Puis la progression reprit, toujours aussi laborieuse. Diego nous quitta et un médecin venu des Asturies le remplaça. Sandrine supportait beaucoup moins la souffrance et réclamait de la morphine. Enfin, à 4 heures du matin nous arrivâmes au bas du puits d'entrée. Nous étions jeudi et cela faisait 22 heures que nous tirions la civière. La base du gouffre était toute illuminée par une bonne trentaine de spéléologues. La civière tractée à l'horizontal, s'éleva



Dessin de Samivel (*Histoires au-dessous de tout*)

dans un silence respectueux du travail accompli. Dehors il faisait encore nuit mais le brancardage n'était pas terminé. Encore 45 minutes de marche dans des éboulis glissants et bientôt nous discernions les lueurs colorées des gyrophares. Ironie du sort: Sandrine craqua au moment même où je commençais à ressentir un réel soulagement. L'ambulance partit pour Bilbao, elle était sauvée. Il ne me restait plus alors qu'à m'effondrer dans mon duvet que j'avais quitté 48 heures plus tôt.

Pour Sandrine et moi, la mésaventure ne s'arrêta pas là. L'hôpital, les opérations puis la rééducation allaient ainsi perturber notre quotidien pendant plusieurs mois. Mais durant les jours les plus sombres il y eut toujours un soutien moral de la part du milieu spéléo.

Aujourd'hui, avec du recul, nous pouvons mieux analyser cette expérience. Nous avons bien sur été tenté de mettre des «si...» pour se convaincre de la chance qui nous échouait: «et si la corde avait cassé, et si nous n'avions pas été en bivouac etc...». Mais ces suppositions n'aboutissaient à rien de bien constructif car il est toujours possible d'imaginer le pire. Finalement nous avons repris les faits un à un et globalement, nous nous sommes aperçus que tout cela n'était pas que le fruit du hasard. A l'origine de la mésaventure, cette grotte était et reste réellement dangereuse en raison de la nature de la roche, un grès souvent pourri. En ce qui concerne les techniques de progression, le choix du bivouac ne fut pas qu'un élément de confort. Et même si nous le justifions comme cela, il est bien évident que désormais, nous considérons que le confort est un facteur évident de sécurité. De même, si Sandrine a supporté l'attente du médecin sans trop de souffrance, c'est parce que nous avons un minimum de médicaments et de pansements. En expé, cela nous paraît indispensable, comme le sont les quelques numéros de téléphone qui traînent en permanence dans nos véhicules permettant aisément de déclencher un secours. Mais, plus que tout, c'est la volonté et un état d'esprit résolument positif qui nous ont permis de surmonter les difficultés. Dès le début, nous avons écarté Sandrine de toutes les réflexions techniques et matérielles qui auraient pu accroître son angoisse. Concentrée uniquement sur son état de santé elle nous a totalement délégué sa confiance pour l'organisation du sauvetage. Ensuite, nous avons reporté cette confiance sur nos camarades espagnols. Ainsi, les obstacles qui pouvaient paraître insurmontables ont été finalement franchis un à un, sans jamais tenir compte des doutes qui pouvaient nous assaillir. Il suffisait tout simplement d'y croire...

(1) la masse sanguine chez l'homme est de l'ordre de 4 à 5 litres)